

manes. Quiconque chercherait le pouvoir du kshatriya ailleurs que dans l'Esprit divin serait abandonné par les kshatriyas. Quiconque chercherait ce monde, les dieux, tous les êtres, cet univers, ailleurs que dans l'Esprit divin serait abandonné par eux tous. Cette essence du brahmane, ce pouvoir de kshatriya, ce monde, ces dieux, ces êtres, cet univers, tout est l'Esprit divin. Maintenant, de même que nous ne pouvons saisir les sons d'un tambour en eux-mêmes, mais que nous saisissons le son en saisisant le tambour ou celui qui le bat; de même que nous ne pouvons saisir les sons d'une conque en eux-mêmes, mais que nous saisissons le son en saisisant la conque ou le souffleur de conque; de même que nous ne pouvons saisir les sons d'un luth en eux-mêmes, mais que nous saisissons le son en saisisant le luth ou le joueur de luth; de même en est-il avec l'Esprit divin. Comme des nuages de fumée s'élèvent d'un feu allumé par un combustible sec, ainsi, ô Maitreyi, tous les mots sacrés ont été exhalés par ce grand Etre. Comme toutes les eaux trouvent leur centre dans la mer, ainsi toutes les sensations trouvent leur centre dans la peau, tous les goûts dans la langue, toutes les odeurs dans le nez, toutes les couleurs dans l'œil, toutes les pensées dans l'intelligence, toute la science dans le cœur, toutes les actions dans les mains, et toutes les saintes écritures dans la parole. Il en est de nous, quand nous entrons dans l'Esprit divin, comme d'une masse de sel qui serait jetée dans la mer : elle se dissout dans l'eau qui l'a produite et ne peut être reprise; mais en quelque lieu que vous preniez l'eau et la goûtiez, elle est salée. Ainsi l'Etre grand, infini, illimité, n'est qu'un amas de lumière. De même que l'eau devient sel, et que le sel devient eau, ainsi nous naissons du divin Esprit, et nous y retournons. Quand nous avons passé, il ne reste de nous aucun nom.

Maitreyi dit : « Mon seigneur, ici tu m'as égarée, disant qu'il ne reste de nous aucun nom, quand nous avons passé. »

Et Yadjnavalkya répondit : « Ce que je dis n'est pas un mensonge, mais la plus haute vérité; car s'il en était ici comme s'il y avait deux êtres, alors l'un verrait l'autre, l'un entendrait, apercevrait et connaîtrait l'autre. Mais si le seul et divin Soi (*the one divine Self*) est le grand tout, et par qui tout se fait, entendrait-il, percevrait-il, ou connaîtrait-il ? »

Dans ce curieux dialogue, qui remonte peut-être à quinze cents ans avant Jésus-Christ, nous voyons la question de l'immortalité posée et résolue dans le sens panthéiste de la réunion de l'individualité au grand tout. L'instinct de Maitreyi proteste bien en faveur de la personnalité, et contre cette immortalité purement substantielle qui ne laisse de nous aucun nom quand nous avons passé; mais il est clair que cet instinct est impuissant, et il sera de plus en plus, à lutter contre la direction où se porte la spéculation théosophique. Le panthéisme brahmanique se trouve résumé dans les paroles suivantes, par lesquelles se termine le *Manava-Dharma-Sastra* : « Que le brahmane, réunissant toute son attention, voie dans l'Âme divine toutes les choses, visibles et invisibles; car, en considérant tout dans l'Âme, il ne livre pas son esprit à l'iniquité. L'Âme suprême est l'assemblage des dieux; c'est l'Âme suprême qui produit la série des actes accomplis par les êtres animés. Le brahmane doit se représenter le grand Etre (*Para Pouroucha*) comme le souverain maître de l'univers, comme plus subtil qu'un atome, comme aussi brillant que l'or le plus pur, et comme ne pouvant être conçu par l'esprit que dans le sommeil de la contemplation la plus abstraite. Les uns l'adorent dans le feu élémentaire; d'autres dans Manou, seigneur des créatures; d'autres dans Indra; d'autres dans l'air pur; d'autres dans l'éternel Brahma. C'est ce qui, enveloppant tous les êtres d'un corps formé de cinq éléments, les fait passer successivement de la naissance à l'accroissement, de l'accroissement à la dissolution, par un mouvement semblable à celui d'une roue. Ainsi l'homme, qui reconnaît dans sa propre âme l'Âme suprême, présente dans toutes les créatures, se montre le même à l'égard de tous, et obtient le sort le plus heureux, celui d'être à la fin absorbé dans Brahma. »

Le dogme de la transmigration forme un des traits les plus saillants de la doctrine brahmanique. Selon cette loi, tout acte de la pensée, de la parole et du corps, selon qu'il est bon ou mauvais, porte un bon ou un mauvais fruit; des actions des hommes résultent ainsi leurs différentes conditions; tous les maux physiques et moraux qui affligent l'humanité ne sont que la conséquence inévitable des péchés commis dans une existence antérieure. Le *Manava-Dharma-Sastra* spécifie cinquante-deux défauts corporels comme étant des châtements de cette nature; la distinction des êtres en dieux, hommes et créatures inférieures; celle des hommes en diverses castes est fondée sur le même principe. Etre né sur un degré plus ou moins élevé de l'échelle des êtres n'est pas l'effet du hasard, ni d'une fatalité purement physique, ni de la volonté souveraine d'un Dieu tout-puissant; mais la conséquence des mérites qu'on s'est acquis ou des fautes qu'on a commises dans une vie précédente. Le *brahmanisme* nous présente une religion métaphysique en ses principes

fondamentaux, et dégagée de ce que le positivisme appelle théologie. Le monde, suivant la doctrine brahmanique, n'est pas mu, gouverné par des volontés ou par une volonté unique; il est soumis, dans son mouvement et dans ses changements, à une force abstraite; cette force abstraite, c'est le mérite et le démerite, elle tient sous son empire les dieux comme les hommes; il n'y a qu'elle, et elle partout. Rien de semblable ici, comme M. Taine en fait l'observation, aux idées helléniques, mahométanes, chrétiennes ou modernes. Il n'y a point de destin extérieur qui gouverne la vie des êtres; chaque être, par son vice ou sa vertu, se fait à soi-même son propre destin. Il n'y a point de lois naturelles qui enchaînent les événements; les événements ne sont enchaînés que par la loi morale. Il n'y a point de Dieu autocrate qui distribue le bien et le mal par des décrets arbitraires, ni de Dieu juste qui distribue le bien et le mal pour récompenser ou pour punir; aucun Dieu ne s'interpose entre la vertu et le bonheur, entre le vice et le malheur pour les séparer ou pour les unir. Par sa propre nature, le bonheur s'attache à la vertu et le malheur au vice, comme l'ombre au corps. Chaque action vertueuse ou vicieuse est une force de la nature, et les actions vertueuses ou vicieuses prises ensemble sont les seules forces de la nature. Chaque œuvre s'attache à son auteur comme un poids ou comme le contraire d'un poids; selon qu'elle est mauvaise ou bonne, elle l'entraîne inévitablement en bas ou l'élève invinciblement en haut dans l'échelle des mondes, et sa place, à chaque renaissance, sa destinée pendant chaque incarnation, est déterminée tout entière par la proportion de ces deux forces, comme l'inclinaison du fléau d'une balance est déterminée tout entière par la proportion des poids qui sont dans les deux plateaux.

Bossuet, voulant expliquer pourquoi le mosaïsme semble ignorer l'existence, la destinée et l'immortalité de l'âme, émet sur le dogme brahmanique de la transmigration des réflexions qui ne manquent pas de profondeur : « Dans les temps d'ignorance, dit-il, c'est-à-dire durant les temps qui ont précédé Jésus-Christ, ce que l'âme connaissait de sa dignité et de son immortalité l'induisait le plus souvent à erreur. Presque tous les hommes sacrifiaient aux mânes, c'est-à-dire aux âmes des morts. De si anciennes erreurs nous font voir à la vérité combien était ancienne la croyance de l'immortalité de l'âme, et nous montrent qu'elle doit être rangée parmi les premières traditions du genre humain; mais l'homme, qui était tout, en avait étrangement abusé, puisqu'elle le portait à sacrifier aux morts. On allait même jusqu'à cet excès de leur sacrifier des hommes vivants : on tuait leurs esclaves et même leurs femmes pour les aller servir dans l'autre monde. Les Indiens, marqués par les auteurs païens parmi les premiers défenseurs de l'immortalité de l'âme, ont aussi été les premiers à introduire sur la terre, sous prétexte de religion, ces meurtres abominables. Les mêmes Indiens se tuaient eux-mêmes pour avancer la félicité de la vie future, et ce déplorable aveuglement dure encore aujourd'hui parmi ces peuples; tant il est dangereux d'enseigner la vérité dans un autre ordre que celui que Dieu a suivi, et d'expliquer clairement à l'homme tout ce qu'il est, avant qu'il ait connu Dieu parfaitement. C'était faute de connaître Dieu que la plupart des philosophes n'ont pu croire l'âme immortelle, sans la croire une portion de la divinité, une divinité elle-même, un être éternel, incréé aussi bien qu'incorruptible, et qui n'avait nul plus de commencement que de fin. Que dirai-je de ceux qui croyaient la transmigration des âmes, qui les faisaient rouler des cieux à la terre et puis de la terre aux cieux, des animaux dans les hommes et des hommes dans les animaux, de la félicité à la misère et de la misère à la félicité, sans que ces révolutions eussent jamais ni de terme ni d'ordre certain? Combien était obscurcie la justice, la providence, la bonté divines, parmi tant d'erreurs! Et qu'il était nécessaire de connaître Dieu et les règles de sa sagesse ayant que de connaître l'âme et sa nature immortelle! »

On peut ici, tout en considérant les choses à un point de vue très-différent de celui auquel le plaçaient les nécessités de l'apologétique, reconnaître la justesse du coup d'œil de Bossuet. Combien, en effet, peut-on dire avec lui, la justice éternelle et l'éternelle bonté étaient obscurcies par la conception indienne de l'âme et de l'immortalité, par le dogme de la transmigration! Combien la notion de la justice et de la bonté humaines devait l'être également! On remarquera d'abord le lien qui unit l'idée de la transmigration au panthéisme. Le panthéisme, c'est la distinction en chaque être d'un élément substantiel qui est invariable et d'un élément formel ou modal qui est changeant; c'est l'indétermination, et par suite l'indiscernabilité des substances; enfin c'est l'unité de substance déduite de cette indétermination et de cette indiscernabilité. Or la distinction qu'établit la loi de transmigration entre l'âme et le corps est absolument identique à celle de la substance et de la forme. L'âme, telle que la comprend le *brahmanisme*, est, par elle-même, dénuée de conscience et de mémoire, puisqu'elle ne porte pas la conscience et la mémoire avec elle. La conscience pour l'âme, c'est la forme; cette forme, qui vient de l'union passagère de l'âme avec le

corps, n'a qu'une durée passagère comme cette union; par conséquent, l'essence de l'âme, ce qui d'elle reste et survit, c'est la substance pure, l'être indéterminé, sans forme. Cette substance aimique reste une et identique en revêtant de vie en vie les formes les plus variées, en traversant des états sans fin d'élévation ou de bassesse. Si la succession des êtres, leur diversité dans le temps, n'empêchent pas l'unité de substance, pourquoi la pluralité simultanée des êtres, leur diversité dans l'espace, y feraient-elle obstacle? Si nous considérons les âmes, en faisant abstraction de leurs incarnations et des mérites ou démerites qu'elles ont acquis dans ces incarnations, il nous est impossible de les concevoir différentes les unes des autres, et si nous les concevons forcément identiques, nous sommes bien près de les réunir en un foyer commun, en une *Âme suprême*.

La loi de la transmigration nous montre clairement la différence que la philosophie doit faire entre l'immortalité de l'âme et l'immortalité de la personne. Le problème du mal s'est posé à l'esprit des penseurs indous comme au nôtre; comme nous, ils ont senti ce qu'il y avait de douloureux dans l'inégale répartition des biens et des maux sur cette terre; mais, tandis que nous le résolvons en réagissant contre le présent au nom de l'avenir par une sorte d'appel à une vie future, à une justice future supposée parfaite, ils l'ont résolu, les yeux tournés vers le passé, par la foi à la préexistence indéfinie de l'âme. Tandis que nous voyons dans la vie présente un commencement, une préparation, qui ne saurait par elle-même présenter un sens complet, ils ont vu dans la vie présente la conséquence d'une suite de vies antérieures. Nous appelons la terre un lieu d'épreuve; ils en ont fait un lieu d'expiation, ce que le catholicisme appelle purgatoire. Cette différence dans le point de départ est fondamentale, et elle explique toute la distance qui sépare la psychologie religieuse des peuples formés par le *brahmanisme* et le bouddhisme, de la psychologie religieuse des peuples occidentaux. L'âme, d'après la doctrine brahmanique, a préexisté; elle expie actuellement, en tel corps, sous telle forme, en telle condition, les démerites de ses existences précédentes; elle survivra comme elle a préexisté; elle survivra pour expier les fautes commises dans la vie présente, comme elle a expié celles des vies passées; mais elle ne se souvient ni de ses existences précédentes ni des péchés qui les ont remplies; donc, en ses vies futures, elle ne se souviendra pas davantage de la vie présente, des péchés présents; une loi uniforme, une même force enchaînent toutes les vies de cette âme les unes aux autres. On le voit, par cela même qu'elle se trouve liée à la préexistence, l'immortalité de l'âme, telle que la conçoit le *brahmanisme*, ne peut être qu'une immortalité sans mémoire et sans conscience, c'est-à-dire la négation de la véritable immortalité, de l'immortalité de la personne.

En faussant la notion de l'immortalité, la loi de la transmigration fausse en même temps celle du mérite et du démerite, de la peine et de la récompense. Plus de distinction entre le fait et le droit, entre le réel et l'idéal, entre la fatalité physique et l'ordre moral. Le mal physique est considéré, non-seulement comme la conséquence nécessaire, mais comme l'expression certaine, le signe infallible du mal moral; si bien que les deux idées, ne pouvant se séparer, finissent par n'en plus faire qu'une seule. Toute réalité est avouée par la conscience, tout fait devient l'expression de la justice et veut être respecté à ce titre; tout malheur, toute souffrance, sans qu'on sache comment ni pourquoi, est mérité par celui qui l'endure. Le *brahmanisme* est conduit à cette monstruosité, de réputer légitime une expiation qui n'est pas accompagnée de la connaissance, de la mémoire du démerite expié. Voilà la conscience devenue la complice de toutes les fatalités naturelles et sociales; elle n'accusera plus rien, ne protestera contre rien, ne se révoltera contre rien. La loi de la transmigration immobilise, éternise l'inégalité des conditions, des classes, des races; elle diminue la distance qui sépare l'homme de l'animal, mais en augmentant la distance qui sépare l'homme de l'homme; elle consacre la fraternité universelle des êtres vivants, mais au détriment de la fraternité humaine. A vrai dire, elle ne connaît pas l'homme, elle ne connaît que le brahmane, le kshatriya, le vaïçya, le çoudra (v. BRAHMANE, CASTE); elle ne connaît pas les devoirs de l'homme, elle ne connaît que les devoirs du brahmane, du kshatriya, du vaïçya et du çoudra; les castes forment, en quelque sorte, à ses yeux, autant d'espèces différentes. L'homme de caste inférieure, le çoudra, peut-il se plaindre de son sort, puisque son âme, dans les existences précédentes, a mérité de renaître en un corps de çoudra? Il n'a qu'à se résigner, et à bien remplir ses devoirs de çoudra en servant les castes supérieures; c'est ainsi qu'il peut préparer à son âme un rang meilleur dans une autre vie.

Autre considération. Comme tout mal physique prend un sens moral, comme la terre est réputée un lieu d'expiation, l'idée de sainteté s'attache tout naturellement à la privation et à la souffrance volontaires. L'Indou se condamne à des pénitences terribles pour n'avoir pas à expier dans une autre vie le péché qu'il vient de commettre; sans avoir

péché, il s'impose des mortifications cruelles, afin d'effacer, de compenser les fautes qu'il pourra commettre dans l'avenir, et aussi afin de monter après sa mort dans la hiérarchie des êtres. La vie n'est plus dès lors qu'expiation, expiation involontaire, expiation volontaire, expiation préventive et sanctificatrice. Ce caractère pénal de la vie l'assombrit, la rend irrémédiablement triste, en inspire le dégoût; on finit par la considérer comme un mal, et par appeler avec désespoir la fin de toute existence personnelle, parce qu'on n'imagine pas l'existence personnelle dans d'autres conditions. Ce n'est pas à la mort qu'on aspire, puisque la mort ne délivre pas de la vie, c'est à la fin des renaissances, c'est à l'absorption en Brahma. Et c'est ce désespoir, cette terreur des souffrances de toutes sortes dans des existences successives, qui a donné naissance au bouddhisme et fait le succès de la prédication du Bouddha, dont l'objectif est le nirvana, c'est-à-dire l'anéantissement. V. BOUDDHISME.

BRAHMAPOUTRA, littéralement fils de Brahma, grand fleuve de l'Asie, dans le golfe du Bengale, près de la branche la plus orientale du Gange. Le cours supérieur de ce fleuve est loin d'être complètement connu. Les Européens font remonter l'origine du Brahmapoutra au confluent du Lohit et du Dihong, dans le haut Assam, au-dessous de Sodiya; d'après cette opinion, le cours de ce fleuve est de 950 kilom. à travers l'Assam et le Bengale; il est navigable depuis son origine, mais d'une navigation difficile à cause des nombreux bancs de sable mouvants et de la force du courant, augmentée par la division des eaux qui forment des îles nombreuses, basses et souvent très-étendues. Dans son cours, il reçoit un nombre considérable d'affluents, parmi lesquels, les plus importants sont : à droite, le Goddada, qui vient du Boutan, à gauche, le Goumty, qui traverse le Tiperah. A 200 kilom. de son embouchure, il se divise en plusieurs branches; l'une d'elles, la Megna, donne son nom au fleuve; une autre va confondre ses eaux avec celles du Gange. Les vallées immenses qu'arrose le Brahmapoutra sont annuellement inondées à l'époque des crues, qui commencent en avril et atteignent leur maximum au mois d'août. Les eaux, toujours troubles, roulent alors de la vase, et leur surface est couverte de débris de végétaux et d'arbres, parmi lesquels flottent des cadavres d'hommes et d'animaux. Les Asiatiques, et parmi eux les brahmines, regardent le Lohit comme la continuation du Brahmapoutra, qui, dans ce cas, prendrait sa source dans les glaciers des ramifications orientales de l'Himalaya; mais tout porte à croire que le Dihong, dont le volume est beaucoup plus considérable, est la continuation réelle de ce fleuve; d'après cette dernière manière de voir, le Brahmapoutra descendrait du versant septentrional de l'Himalaya qui forme le plateau Tibétain, et la longueur totale de son cours serait de 2,600 kilom.

Le Brahmapoutra, comme fils de Brahma, est adoré par les Indous qui vont en pèlerinage à ses sources, tandis que les Tibétains se rendent en dévotion à ses embouchures. Au point où le Gange et le Brahmapoutra confondent leurs eaux, s'élève, dans l'île de Ganga-Sagar, l'une des pagodes les plus vénérées qu'il y ait dans toute l'Inde.

BRAHMATCHÂRI s. m. (bra-matt-châ-ri). Relig. ind. Novice ou étudiant religieux. Se dit des jeunes brahmanes, depuis l'investiture du cordon sacré jusqu'au temps où ils passent à l'état de maîtres de maison.

BRAHME ou **BRAME** s. m. (bra-me — rad. *Brahma*.) Hist. rel. Prêtre et docteur de Brahma : Plus que les BRAMES mêmes, il aimait toute chose vivante. (Michelet.)

Les brahmes par mon ordre entourent la coupable. C. DELAVIGNE.

¶ Syn. de BRAHMANE.

— Par ext. Personne versée dans la connaissance des langues et de la mythologie de l'Inde : *M. Henan est un BRAHME armé jusqu'aux dents de la science moderne, et qui en use.* (Ste-Beuve.)

— *Brahme de la création*, Nom que les Indous donnent à l'éléphant, à cause de son intelligence : *Tout animal, et surtout le plus sage, le BRAHME DE LA CRÉATION, l'éléphant, salue le soleil et le remercie à l'aurore.* (Michelet.)

Brahmes (LES), tragédie en cinq actes, de La Harpe, représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre-Français, en 1783. Cette tragédie peut être regardée comme l'inverse de *Mélanie*, du même auteur. On voit, dans *Mélanie*, un père forcer sa fille à se faire religieuse; dans les *Brahmes*, c'est un jeune prince qui veut se faire brahme, malgré son père. De beaux vers et quelques détails heureux n'ont pu sauver cette pièce, dont le fond n'offre aucun intérêt. A la seconde représentation, La Harpe crut devoir la retirer; elle est restée célèbre par un très-spirituel calembour du marquis de Bièvre, qui venait de faire jouer avec succès sa comédie du *Séducteur*. Le facétieux marquis, qui estimait peu son talent dramatique, mais qui se montrait très-fier de ses calembours, exprima sa surprise par cette exclamation : « Le *Séducteur* réussit; les *Brahmes* (bras me) tombent. »

BRAHMISTE adj. (bra-mi-ste — rad. *Brahma*). Qui suit le culte de Brahma : *Nul doute que la population de Cachemire, boud-*